

En bref. De mémoire, tracer un signe dans le vide
Le nouvel amour de Philippe Forest. Gallimard, NRF, 174 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Number 220, May–June 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16930ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lanctôt Bélanger, M. C. (2008). En bref. De mémoire, tracer un signe dans le vide / *Le nouvel amour* de Philippe Forest. Gallimard, NRF, 174 p. *Spirale*, (220), 51–51.

De mémoire, tracer un signe dans le vide

LE NOUVEL AMOUR de Philippe Forest

Gallimard, NRF, 174 p.

dans laquelle nous sommes englués, qu'on nous présente pour vraie quand elle est de toutes parts construite.

Ainsi n'est-ce pas seulement l'amour qui répond à, et d'une, éthique du vrai, mais bien tout le comportement humain, et de façon impérieuse la création artistique si elle existe encore.

La vie vraie

Le nouvel amour nous en apprend sur l'amour, en nous apprenant ce qu'on sait. Il fait moins l'apologie du bonheur — car l'auteur de *Tous les enfants sauf un* se méfie de cette promotion contemporaine du bonheur comme bien ultime de consommation, même s'il y a ce bonheur simple de la banalité d'être en vie avec une femme et une enfant aimées — que de l'intégrité et de l'éthique individuelles : comme il y a l'amour le plus vrai il y a la vie vraie, celle qui devrait être préférée à toutes les formes de mensonges sociaux, aux mirages de la réussite, de la carrière, de la gloire apparente. L'amour est la continuation subjectivée de la vie, son renouveau. Parlant de la femme aimée, mais aussi à travers elle de la vie à venir, de la nouveauté toujours imprévisible de l'amour, l'auteur remarque en finale : « Elle venait vers moi, je crois, qui ne savais plus rien et j'observais l'incroyable événement avec lequel, sans que je sache rien de demain, me revenait la figure même, toujours attendue et dévastatrice, de cette chose à laquelle j'avais autrefois donné un nom, un nom dont je ne savais toujours pas avec certitude quelle femme le porterait mais que mon cœur, comme il battait à ce moment-là dans le secret le plus vif de ma vie, avait appelée, appelait encore : le nouvel amour. »

Ce « secret le plus vif d'une vie » est ce que cherche à livrer chaque nouvel opus de Philippe Forest, ce noyau complexe et problématique du vivre qui vaut seul qu'on écrive, et qui, par opposition aux ouvrages inutiles ou non nécessaires, esthétiques et vides, fait, comme écrivait Valéry Larbaud, « la littérature que c'est la peine ». ●

par MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

On pourrait être tenté de se dire : « C'est assez, je ne le lis plus, je n'en parle plus ! » Assez de cette écriture du moi qui frôle à la fois le récit, l'essai et le roman. Assez de ces émois complexes, de ces réflexions, de ces voyages pour se perdre loin, là où l'Amérique mit les villes en cendres avec le champignon atomique. Assez de cette histoire de la mort enfant qui toujours remue, qui toujours bouleverse. Mais un nouveau livre paraît, et l'on court vers lui. Est-ce pour tenter de suivre le parcours de Forest ? Pour la curiosité, pour savoir où il en est, ce qu'il fait de son deuil qui évoque d'autres deuils, pour cette disparition qui parle d'autres disparitions, pour ce chagrin qui fait écho à d'autres chagrins, pour cette couleur ocre des rêves qui teinte d'autres rêves ? Pour apprendre un peu plus sur nous-même, peut-être. La question du « pourquoi écrire ? » que Forest ne cesse de poser est un corollaire du « pourquoi le lire ? ». Cette question tente de neutraliser le « À quoi bon ? » qui entraînerait le sujet vertigineusement vers le bas, vers la fin, vers le silence. C'est la même absolue nécessité qui accompagne les deux gestes d'écrire et de lire. Celle des mots. Ou plutôt s'y logent l'envers et l'endroit d'une même fidélité, d'une même mise en échec de la mort. « Tout est permis afin de se sauver du désastre du temps. »

« Tout amour est le nouvel amour », chacun qui aime feint de l'oublier et feint de le savoir en même temps. Chacun appréhende le sacrifice qu'exige l'amour. Chacun entrevoit le chagrin que l'amour ne vient pas guérir mais qu'il risque d'engendrer. Ce roman de Forest est un roman d'amour, un roman de difficile amour et c'est aussi — on pense à Stendhal — une théorie du geste d'aimer. Un roman qui apporte une preuve, s'il en faut, qu'aimer est une épiphanie, une naissance, un miracle à jamais répété, toujours nouveau. Et toujours raté, toujours à reprendre. Il y a, chez Forest, cet entêtement mélancolique et cette façon de se présenter comme s'il était le seul à aimer ; cela à la fois fascine et irrite.

Survivre et se souvenir

Cette histoire d'amour se noue avec la mémoire. Et doit veiller aussi à ne pas tout mêler. Ne pas mêler les lieux et les rôles, ne pas mêler les petites filles, ni les femmes : Pauline, Léa, Aline, Lou. Il ne s'agit pas de prendre une petite fille en substitution de celle disparue, ni de faire l'amour à deux femmes à la fois ; il s'agit bien, par ailleurs, de tendresse paternelle et aussi de faire l'amour. De le faire sans cesse, avec insistance et frénésie puis, de le décrire, presque sans pudeur, jusque dans ses failles. Cet amoureux occupé par deux femmes se dit « prisonnier passionné d'une philosophie fossile, livré tout entier à l'illusion d'aimer ». En est-il toujours ainsi dans l'amour, ou dans cette qualité d'amour dont on saisit l'urgence, la complexité et la précarité ? Les êtres, dans cet espace amoureux, ne sont-ils pas toujours aux prises avec des images de l'amour qui les débordent et les paralysent en en faisant des êtres d'exception mais aussi des êtres inatteignables ? En les livrant plus à la douleur qu'au plaisir d'aimer. Il y a aussi, dans le sexuel de l'amour, dans cet amour-ci, à travers la grande présence des corps, un féminin qui insiste. Non pas tant par la présence des femmes et des filles autour du personnage central. Mais parce que le héros est aimanté vers elle, vers elles. Sans le comprendre, sans se l'expliquer — Forest refuse le terme « fusionnel » —, il écrit : « je désirais devenir elle [...] je voulais être elle. » Comme si, passé de l'autre côté du miroir, il avait voulu, il avait souhaité se dissoudre en Lou. De là, le plaisir orgasmique particulier lié à cet effacement de son plaisir propre au profit de celui de sa partenaire. Qui protégeait-il dans ce geste qu'il dit égoïste ?

Si c'est la liberté de Lou qui, dès le début, le séduit, il semble pourtant que tous ces êtres, sauf peut-être la petite Léa, ne sont pas libres. Pas libres d'aimer. Pas libres de choisir qui aimer. Tout comme Forest n'est pas libre d'écrire. « Il n'y a de roman que d'amour. » Celui-ci débutant avec la disparition de Pauline puis, passant par Aline et Lou, ne semble pas devoir se terminer. Rien ne saura m'empêcher de lire Philippe Forest. ●